VICARIAT DU KEEWATIN

I. Mission N.-D. de la Visitation. Portage la Loche.

27 MARS 1911

Extrait du rapport du R. P. PÉNARD,
à Mgr CHARLEBOIS, O. M. I.,
Vic. Apost. du Keewatin.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je me mets enfin, aujourd'hui, en devoir de rédiger mon rapport sur la mission de la Visitation, rapport demandé et promis depuis si longtemps, mais que des raisons diverses m'ont empêché de rédiger jusqu'à ce jour. Je m'étais bien promis de tenir ma promesse aussitôt après Noël. Mais, ainsi que je vous l'ai écrit, la maladie m'en a empêché.

Le dimanche même, c'est à peine si je pouvais dire une messe basse dans la petite chapelle intérieure de la mission !

Dans le mois de février, mes chasseurs de caribous vinrent me rappeler la promesse que je leur avais faite, d'aller parmi eux. Me trouvant en assez bonne santé, et le voyage, jusqu'au premier camp, devant se faire à petites journées de marche, sans m'essouffler, et sans me faire traîner par les chiens, je partis donc avec ces braves gens. J'ai visité deux camps de chasseurs. Dans le premier, où il y avait une trentaine de personnes, j'ai passé huit jours, instruisant les enfants et les grandes personnes aussi souvent que les circonstances le permettaient, et dans l'intervalle allant de temps en temps jeter un coup d'œil du côté des caribous. Plus heureux que l'année dernière, j'ai pu en

voir en grand nombre, et d'assez proche. En ai-je tué ? j'ai tiré dessus avec les autres, et il y en a qui sont tombés. Est-ce moi ou les autres qui leur ont fait mal ? Je préfère penser que ce sont les autres, afin de ne pas charger ma conscience de ces meurtres.

Après avoir donné à tous les chasseurs de ce camp et à leurs familles l'avantage de s'approcher deux fois des sacrements, je suis parti pour le camp voisin, à une journée de là. Là, il y avait plus de monde, environ une soixantaine, en comptant les enfants. Mais, je n'ai pu y passer que trois jours, parce qu'ils étaient pressés de lever le camp, les caribous se faisant rares dans les environs.

A une petite journée de là, il y avait encore un autre camp, au moins aussi considérable que celui-ci. Je me proposais de le visiter également. Mais la dernière journée de mon séjour, je retombai malade, et ne pus entendre les confessions que bien difficilement. De sorte que le quatrième jour, au lieu de prendre le chemin du dernier camp, je repris celui de la mission, où je ne parvins pas sans bien des difficultés. Le temps, du reste, s'est mis de la partie. Notre second jour de voyage était agrémenté d'une grosse poudrerie, qui a duré toute la journée, et rendait la marche des chiens très difficile. Le lendemain, il faisait un froid très vif, qui me saisissait, malgré tous les efforts que je faisais pour m'envelopper de mon mieux dans mes couvertures. Enfin le samedi 11 mars, vers midi, j'arrivai à la mission. Il n'y avait pas grand monde aux alentours, presque tous étant à la chasse aux caribous. Il n'était guère resté que les malades. Le bon F. Pioget lui-même avait été assez souffrant pendant mon absence ; heureusement il était un peu remis à mon arrivée. Quant à moi j'en eus pour une grande semaine à garder la chambre.

Actuellement, il ne me reste qu'une grande faiblesse et une fatigue générale qui me rend encore pénible le travail. Bien que mon voyage se soit terminé trop tôt, puisque je n'ai pu voir tous les gens que je voulais voir, je suis cepen-

dant assez satisfait de ma tournée au point de vue des résultats pratiques. Ainsi que je vous le disais dans une de mes dernières lettres, je voudrais pouvoir consacrer plus de temps à ces visites dans les camps de chasseurs tous les hivers. C'est le seul moyen de les instruire et de les former aux pratiques de la vie chrétienne. Malheureusement, étant seul, je ne puis m'absenter de la mission pour bien longtemps, car on peut avoir besoin de mon ministère sur d'autres points.

Cette mission est, en effet, très étendue et très difficile à desservir, c'est ce qui rend l'exercice du ministère si pénible.

L'établissement de la mission se trouve placé sur le côté est du lac la Loche, à 150 milles de la mission de l'Ile à la Crosse, dans la direction nord-ouest. Autour de la mission, sur un rayon de deux milles, il y a, pendant presque tout l'été, environ 200 personnes à demeure à peu près fixe. Le lac les fournit de poissons et de canards, et les bois environnants leur permettent de chasser le caribou et l'orignal. De l'autre côté du lac, à sept ou huit milles d'ici, il y a deux autres petits villages, donnant ensemble environ 80 ou 100 personnes. Pendant l'été, ceux-ci peuvent également venir assez régulièrement à la mission. Mais aussitôt que l'automne arrive, tout ce monde se disperse, pour aller à la chasse, c'est-à-dire faire provision de fourrures et de viande. Cette année et l'année dernière, ainsi que toutes les fois que le caribou du nord vient proche, c'est à peine s'il reste 60 ou 70 personnes autour du lac, tout le reste se disperse à deux, trois et quatre journées d'ici.

En outre de ces trois ou quatre petits villages, situés assez proches de la mission, j'ai à desservir :

1° Les gens qui se trouvent à l'embouchure de la Rivière la Loche, ou Bull house, à 30 ou 50 milles d'ici, en venant de l'Ile à la Crosse. La différence de distance dépend du temps où se fait le voyage. En hiver, il n'y a que trente milles. Mais en été, il faut suivre en canot tous les capricieux contours de la rivière la Loche, et les 50 milles y sont

bien comptés. C'est le seul poste que je visite en canot pendant l'été. Il y a là assez peu de monde, trois ou quatre familles seulement, mais pendant l'hiver, beaucoup de jeunes gens y viennent faire la pêche. C'est de plus le lieu de passage des batteurs pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et pour la société Revillon Frères. Aussi généralement, est-ce loin d'être une place d'édification. D'autant plus que les braves gens qui y demeuraient autrefois ont presque tous abandonné la place. Ceux qui y demeurent maintenant sont des métis venus du lac Vert, ou bien des jeunes ménages, pour lesquels la religion n'est malheureusement pas le premier des soucis.

2° A l'ouest du lac la Loche, à environ 25 milles d'ici, nous trouvons le lac Poisson Blanc. Impossible de s'y rendre par eau en été. Il faut porter à dos chapelle et bagages, et presque tout le temps voyager dans des marais et des terrains mouvants, où l'on enfonce souvent jusqu'aux genoux et même plus. En hiver, le chemin n'est guère plus agréable, ces marais étant formés en grande partie de buttes de mousses (dites têtes de femmes), dans lesquelles on enfonce le pied trop facilement en été, mais qui, une fois durcis par la gelée, font un chemin bien raboteux pour les traines.

Si au moins le bon esprit de la population dédommageait des difficultés de la route ! Mais malheureusement, il est loin d'en être ainsi. Les 50 ou 60 habitants de la bourgade sont, sans contredit, les plus mauvais de mes paroissiens. Etant en rapports fréquents avec les gens du Fort Mc Murray et du lac la Biche, ils rapportent de cette population mêlée de cris, métis, etc., et même juifs, tout autre chose que de bons exemples. D'autant plus, qu'ils ont toujours été très orgueilleux, que leurs rapports avec les étrangers les font se croire bien plus malins que les autres et même que le Père. Cependant ils sont au moins aussi ignorants que les autres en fait de religion, et de plus, pour le grand nombre, outre l'ignorance, il y a la mauvaise volonté, ou

plutôt une volonté déterminée de ne pas tenir compte des préceptes de la morale chrétienne. De sorte que j'ai, là, une sorte de petite sentine de corruption que je ne sais trop comment assainir.

3° A 40 milles au sud-ouest du lac Poisson Blanc, nous trouvons le Petit lac Brochet, quatre ou cinq familles. Ce sont d'assez braves gens, mais très ignorants en fait de religion, voyant rarement le prêtre, venant tantôt ici, tantôt allant au fort Mc Murray, tantôt au lac de Cœur, passant par le lac Poisson Blanc pour venir ici, et dans tous ces centres subissant plus de mauvaises influences que de bonnes, de telle sorte qu'il n'y a qu'une chose étonnante, c'est qu'ils ne soient pas plus mauvais qu'ils ne sont. Il y aurait certainement quelque chose à faire avec eux, mais pour cela il faudrait pouvoir les visiter plus souvent, et surtout, les empêcher de fréquenter aussi souvent le lac La Biche et le Fort Mc Murray, ce qui semble bien difficile, puisqu'ils ont accepté cette dernière place pour y traiter leurs affaires, et qu'ils doivent s'y rendre tous les étés pour y rencontrer l'agent. Ils ne sont d'ailleurs pas dans notre vicariat. Le Petit lac Brochet se trouve dans le vicariat d'Athabaska ou dans le diocèse de Saint-Albert, je ne sais, mais certainement pas chez nous.

Plus au sud, il y a le grand lac Brochet, à 30 milles du Petit. Il y avait là autrefois une petite bourgade que je visitais. Maintenant, il n'y a presque plus personne, à part en hiver quelques familles de chasseurs du lac la Biche et du lac de Cœur, lesquelles viennent ordinairement me rencontrer au Petit lac Brochet, lorsque je m'y rends, ainsi d'ailleurs que beaucoup de sauvages du Fort Mc Murray et des environs. Mais ce ministère de rencontre n'est guère consolant, et je crains bien que ces brebis errantes ne fassent plus de mal à mes paroissiens que je ne leur fais de bien à elles-mêmes.

4° Au nord du lac la Loche, à 60 milles d'ici, se trouve le lac du Cygne. C'est le grand centre de la chasse pendant

l'hiver. Mais pendant l'été, il n'y a que quatre ou cinq familles à y demeurer. Impossible de la visiter en canot pendant l'été. Il faut se servir du même genre de locomotion que pour aller au lac Poisson Blanc. Le chemin n'est pas si mauvais, mais il est plus long. Ces quatre ou cinq familles ne voient donc aussi que bien rarement le prêtre, et conséquemment sont très ignorantes, en fait de religion. Je crois qu'on pourrait en faire de bons chrétiens, si l'on pouvait les instruire plus sérieusement.

5° A l'est, à 35 milles d'ici, nous avons le Détroit du Bouleau, six ou sept familles. Jusqu'à ces derniers temps, c'était le pendant du lac Poisson Blanc. Puis, subitement, depuis deux ans les choses ont changé, sans que, naturellement, je puisse trouver aucune raison valable de ce brusque changement. Maintenant, c'est certainement celui de mes postes éloignés qui me donnera le plus de consolation. Ils ne sont pas très instruits, mais j'ai trouvé là un brave homme que j'ai chargé d'apprendre le catéchisme aux enfants, et qui met une réelle bonne volonté à s'acquitter de sa tâche. De plus il ne se gêne pas pour sermonner même les grandes personnes lorsqu'il y en a qui ne marchent pas droit. Et si quelqu'un ne veut pas écouter, il me le dénonce publiquement lorsque je vais visiter la place, et je lave consciencieusement la tête au coupable ou à la coupable. Je ne doute pas que ces petites admonestations publiques ne soient un des bons moyens de retenir ces grands enfants dans le devoir. Si je pouvais établir cela partout, ça irait certainement mieux. Mais je n'en trouve pas beaucoup de la trempe de mon bon Michel Wapoueweyon parmi mes Montagnais. Si je pouvais voir plus souvent ces braves gens, et leur procurer la grâce de fortifier leurs bonnes dispositions par la réception plus fréquente de l'Eucharistie, il n'y a aucun doute que j'aurais là, sous peu, des chrétiens modèles. Hélas ! une bonne moitié de mes gens ne peuvent jouir de la grâce de la communion fréquente, et c'est ce qui me fait le plus de peine.

Car, il n'y a pas à dire, Pie X nous a montré le grand moyen de faire du bien aux âmes : la communion fréquente, l'union constante à Jésus dans l'Eucharistie.

D'après ce que j'ai dit de chacun des postes que je visite, il est clair que tout n'y est pas précisément parfait. Loin de là. La nature sauvage de nos gens ne les dispose que trop à l'immoralité ; leur insouciance les pousse à la paresse et au jeu ; leur amour des jouissances les incline à l'abus des liqueurs fortes que l'apparition des blancs, plus fréquente que par le passé, les met à même de se procurer plus facilement. Jusqu'ici cependant, j'ai pu, à force de sévérité, empêcher à peu près le fléau de l'ivrognerie de s'introduire parmi eux. Il arrive bien quelque cas, comme c'est arrivé justement ces jours-ci. Mais alors, je sévis impitoyablement contre les coupables, et nous en avons pour un temps à rester tranquilles. Le jeu et le bal sont deux autres moyens de démoralisation pour les sauvages. Pour le jeu, je ne puis qu'en empêcher l'abus trop criant. Le jeu de main, accompagné des pratiques superstitieuses des Cris, a à peu près complètement disparu. Malheureusement, beaucoup se livrent au jeu de cartes d'une façon désordonnée, et je suis obligé de tonner assez souvent contre cet abus. Pour la danse et le bal, je me montre au moins aussi sévère que contre l'abus des liqueurs fortes. Car, sans m'occuper si, chez les blancs, il y a ou non des danses honnêtes, je sais qu'il n'y en a certainement pas parmi les sauvages, pas parmi les miens, du moins. Car, une expérience de vingt-trois ans m'a appris, à n'en pouvoir douter, que toute réunion, où hommes et femmes se trouvent mêlés, était condamnable au premier chef : à plus forte raison toute sauterie. C'est tellement vrai, et les Montagnais ont tellement conscience de cela, que dans tout festin un peu solennel, les hommes mangent à part et les femmes à part. Aussi les danses sont-elles contraires à toutes leurs traditions. C'est un produit de la civilisation, comme bien d'autres choses de ce genre ! Mais je dois dire à la louange

de mes gens, que, depuis bien longtemps, il n'y a eu ni danse ni bal parmi eux, excepté au lac Poisson Blanc, où il y en a ordinairement deux ou trois par année. Même là, depuis quelque temps, il y a beaucoup de gens, même parmi les jeunes, qui s'en abstiennent. Ceux qui continuent à s'y livrer ont d'ailleurs bien d'autres peccadilles sur la conscience. Mais le grand mal, la source de tous les autres, parmi les Montagnais, tant d'ici que d'ailleurs, ce sont les conversations déshonnêtes et les propos licencieux. Depuis plus de vingt ans, je lutte contre cela, sans avoir pu arriver à un résultat appréciable, du moins jusqu'à ces derniers temps. Sans vouloir faire la leçon à personne, je crois que l'on devrait insister davantage sur la gravité des péchés de cette sorte. Sans cela, c'est bien en vain que l'on s'élèvera contre les actes d'immoralité, si l'on ne se met pas en peine de moraliser les désirs et les conversations. Je sais bien que la plupart des missionnaires sont dans mon cas, c'est-à-dire qu'ils ne voient pas leurs sauvages assez souvent pour pouvoir les instruire à fond ; que bien souvent, ils ne parlent pas la langue montagnaise assez parfaitement pour pouvoir dire tout ce qu'ils voudraient surtout sur ce sujet délicat ; et qu'enfin, ils n'ont pas été mêlés assez à la vie des sauvages pour se douter de la gravité du mal. Car les Montagnais sont tellement imbus de cette idée que les péchés de paroles et de désirs sont sans gravité, que, si on n'y veille pas, on ne parvient pas à les faire s'en accuser en confession, ou, s'ils s'en accusent, c'est comme de bagatelles insignifiantes. Et, ici, je ne parle pas seulement de mes gens, je parle de tous les Montagnais. Ils sont tellement ancrés dans ce préjugé, qu'ils ont longtemps regardé, et que beaucoup regardent encore, mes défenses, sous ce rapport, comme une nouveauté de mon invention, pour embêter les gens et les empêcher de se divertir.

Il y a quelques années, il y avait ici, pendant la mission, quelques sauvages des missions environnantes : entre autres un vieux de plus de soixante ans, qui avait la réputa-

tion d'être un des meilleurs chrétiens et des mieux instruits de sa religion, parmi les gens de sa place. Or, depuis son arrivée parmi mes gens, qui sont pourtant loin d'être prudes, hélas! eh bien, ce vieux scandalisait même nos moins fervents par ses propos. Justement je donnai des instructions sur ce sujet. A la fin de la mission, le vieux vint me trouver pour me remercier de ce que j'avais dit. « Il y en a, dit-il, une bonne part pour moi, et d'après tes explications, je vois bien que tu as raison, c'est même clair comme le jour, mais *jamais*, je n'avais entendu parler de cela, et, j'étais trop bête pour le deviner tout seul. » C'était, de fait, un bon chrétien, car pendant tout le reste du temps qu'il passa parmi mes gens, je n'entendis plus dire qu'il se livrât à des propos déshonnêtes. J'ai été loin de réussir aussi bien et aussi vite auprès de beaucoup de mes paroissiens.

A cette idée fausse des Montagnais sur la gravité des péchés de paroles et de pensées, correspond leur ignorance de la nécessité des dispositions intérieures pour pratiquer la religion. Pour la plupart d'entre eux, la religion consiste surtout dans l'observance plus ou moins parfaite de certaines pratiques extérieures, et c'est tout. Pourvu qu'extérieurement, on garde les apparences, et surtout qu'on puisse cacher au missionnaire la connaissance de ses manquements, cela suffit. Le bon Dieu ne signifie pas grand'-chose ; l'importante affaire, c'est d'être bien avec le Père. Aussi arrive-t-il que ceux qu'à première vue, on regarde comme les meilleurs chrétiens, sont tout simplement les plus habiles à cacher leurs défauts. J'ai plusieurs bons chrétiens de cette sorte, et n'en suis pas plus fier pour cela.

Cette sorte de dissimulation tient, sans doute, un peu à leur nature, et il y en a qu'on ne parviendra que bien difficilement à faire changer sous ce rapport. Mais ici encore, cela vient surtout de l'ignorance de ce qu'est la religion. Ils ont trop de respect extérieur pour le prêtre qu'ils voient et pas assez pour Dieu qu'ils ne voient pas.

Pour être juste, je dois dire que, sous ce rapport, ainsi du reste, que sous le rapport de l'immoralité, les choses ont bien changé, depuis quelque temps parmi la population qui se tient en temps ordinaire aux alentours de la mission, c'est-à-dire la bonne moitié de mes gens. Depuis que je suis de résidence ici, c'est-à-dire depuis le commencement de l'établissement de la mission comme résidence en 1895, sauf les quatre années que j'ai passées à l'Ile à la Crosse (1898-1901), je me suis fait un devoir de donner tous les dimanches un sermon aux adultes, à la grand'-Messe, et de faire le catéchisme aux enfants dans l'après-midi. Mais les progrès étaient assez lents. Depuis que Pie X a insisté davantage sur la nécessité d'instruire les fidèles et de faire le catéchisme aux enfants, je me suis décidé, voilà quatre ans environ, à essayer de faire d'une pierre deux coups. Au lieu de faire deux exercices différents du catéchisme des enfants et des autres exercices du dimanche soir, j'ai établi que le catéchisme se ferait immédiatement avant la récitation du chapelet et la bénédiction du saint Sacrement, et j'ai obligé tout le monde à y assister. Au commencement, ça froissait un peu les hommes et les jeunes gens qui voulaient faire les hommes. Ils trouvaient déshonorant pour eux de venir assister au catéchisme fait pour les petits enfants. Si bien que souvent le côté des hommes était presque vide pendant le catéchisme, et ne commençait à se remplir que pendant le chapelet, beaucoup même profitaient de l'occasion pour manquer tous les exercices. Le diable riait vraiment trop fort; il fallait changer cela. Alors, un beau jour, à la grand'messe, au lieu de faire un sermon, je me mis à interroger les grands jeunes gens, et même quelques hommes, sur la leçon de catéchisme du dimanche précédent. Ils sont tous restés muets, ou bien ont répondu des sottises, comme je m'y attendais. J'ai interrogé ensuite ceux des enfants de la science desquels j'étais le plus sûr, et ils répondirent assez bien. De là, je partis pour faire un sermon à ma façon, dont les

intéressés ne furent pas très flattés, mais qui produisit l'effet voulu. Depuis lors, tout le monde assiste au catéchisme, et de temps en temps, j'interroge un grand jeune homme ou une grande jeune fille, pour m'assurer qu'ils écoutent les explications, et cela surtout quand je m'aperçois qu'il y en a qui commencent à s'absenter. D'ailleurs, tout mon monde commence à y prendre intérêt, ce n'est pas difficile à voir, à l'attitude de l'assistance, qui est bien différente de ce qu'elle était les premiers dimanches où ils venaient un peu malgré eux. Cette assistance aux catéchismes a plus fait pour l'instruction de la population depuis trois ans que tous les sermons que je lui ai prêchés depuis vingt ans. Cela se voit à la manière dont ils se confessent et, surtout, à la manière dont ils reviennent sur leurs confessions passées. Mais, malheureusement, tous mes gens ne peuvent point profiter de ces sermons et catéchismes du dimanche. Pendant l'été, il y a encore une assistance assez considérable, tous les gens d'autour la mission (environ deux cents), et ceux de l'autre bord du lac, qui peuvent y venir presque tous les dimanches, s'ils ont bonne volonté, ça fait de 250 à 300, qui peuvent se faire instruire pendant tout l'été. Le reste de la population ne voit guère le prêtre que quand il va les visiter, c'est-à-dire très rarement, à Noël et à Pâques. Quant au degré d'instruction qu'on peut donner, ça ne dépasse guère zéro. Dans ces deux circonstances, il y a toujours grande affluence, car outre mes gens, viennent un grand nombre d'étrangers de l'Ile de la Crosse, du lac la Biche, du lac Froid et surtout d'Athabaska. Il faut confesser en un jour tout ce monde dont la plupart ne savent guère se confesser, et n'ont pas une idée suffisante des dispositions requises pour recevoir l'absolution. Cela peut vous donner une idée de la bonne besogne qu'on peut faire.

Il ne reste donc que la grande retraite du mois de juin. Là, les choses se font un peu plus sérieusement. A peu près tous mes gens y viennent avec leur famille, et de plus

beaucoup d'étrangers. La retraite dure deux semaines pleines. Pendant ces deux semaines, il y a un jour pour la communion générale de chaque catégorie de personnes : les jeunes gens, jeunes filles, femmes mariées, hommes, et la communion générale le dernier dimanche, jour de la clôture. Chaque jour il y a sermon le matin et le soir, et dans l'après-midi, instruction pour une des quatre catégories mentionnées plus haut. En outre, avant midi, il y a une heure de catéchisme pour les enfants. Le dernier vendredi, je fais passer les examens aux enfants de la première et de la deuxième communion, et je me montre surtout sévère pour ceux qui passent ce dernier examen, qui est comme le diplôme de fin d'études. Après la clôture de la retraite des adultes, je donne trois jours de retraite aux enfants de la première et de la deuxième communion, qui a ordinairement lieu le jeudi, aussi solennellement que nos faibles moyens peuvent le permettre. Jusqu'ici, j'admettais à la première communion à partir de dix ans, quand l'enfant était suffisamment instruit. Beaucoup me trouvaient pas mal osé, et voilà que le Pape est encore bien plus osé, et que je vais être obliger de changer toutes les dispositions que j'avais prises. C'est d'ailleurs sans regret aucun, que j'abandonne cette limite de dix ans comme âge minimum de l'admission à la première communion. Déjà j'ai admis, à partir de Noël, un grand nombre de petits enfants à la communion, et depuis lors, ceux qui demeurent proches d'ici, s'approchent très souvent de la Sainte Table. Cependant, je ne voudrais point renoncer à mes examens, ni à la retraite spéciale pour les enfants. J'ai déjà un plan d'ébauché pour réglementer cela. Mais j'attends la visite de Votre Grandeur pour le lui soumettre et prendre les dernières dispositions.

Je crois donc que cette retraite, tant pour les adultes que pour les enfants, se fait sérieusement, et produirait de bons résultats, si elle pouvait avoir un lendemain. Mais, les gens des places éloignées s'en retournent chez eux aussitôt la retraite finie, et, au milieu de leurs occupations

et de leurs conversations généralement pas édifiantes, ont vite fait d'oublier les instructions qu'ils ont entendues, d'autant plus qu'ici, comme partout, les mauvais ont le verbe bien plus haut que les bons. Il faudrait pouvoir les visiter souvent, et surtout leur procurer des livres où ils puissent relire l'exposé des vérités qu'ils ont entendues pendant la mission. Sans cela, il est impossible de rien faire de sérieux parmi les sauvages éloignés du centre des missions. Or les livres montagnais font complétement défaut, car je n'appelle pas livres de lecture l'exposé sec et plus ou moins compréhensible du mot à mot du catéchisme, suivi et précédé de quelques formules de prières, et d'un fouillis de cantiques, auxquels les sauvages ne comprennent rien la plupart du temps. Il faut cela, sans doute, mais il faudrait surtout autre chose. Ça peut suffire à la rigueur pour des néophytes, mais ça ne suffit pas pour former des chrétiens. Or, voilà près de 70 ans que nous avons des néophytes, il serait temps de prendre les moyens d'en faire de bons chrétiens.

Il y a longtemps que je m'efforçais d'amener mes sauvages, au moins ceux qui se tiennent près d'ici, à la réception plus fréquente des sacrements. Je voulais commencer par les amener à la communion mensuelle, pour les conduire de là à la communion bi-mensuelle, et peu à peu, pour quelques-uns du moins, à la communion hebdomadaire. Je l'avoue, là s'arrêtait mon ambition. J'avais essayé d'établir la communion du premier vendredi. Mais, comme un fait exprès, il arrivait presque toujours que j'étais obligé de m'absenter ce jour-là, ou bien que les plus fervents de cette dévotion ne pouvaient communier. Bref, après avoir végété péniblement un an ou deux, cette excellente pratique finit par tomber. Les gens se confessaient aux grandes fêtes et pendant la mission, les plus fervents ne s'approchaient des sacrements que tous les deux mois, et beaucoup, même de ceux qui vivent autour de l'église, ne s'approchaient des sacrements qu'une ou deux fois l'an. A la publication du décret sur la communion quotidienne, j'essayai de ravi-

ver un peu la flamme. Mais ici, je dois accuser un gros manque de confiance. Je voulais être plus sage que le Pape, et je ne réussis à rien. Me rappelant mes échecs précédents, je n'osais croire à la possibilité d'établir tout de suite la pratique de la communion quotidienne ni même hebdomadaire. Je repris mon ancien thème de la communion mensuelle et bi-mensuelle, avec autant de succès que précédemment. Finalement, voyant que je ne pouvais arriver à rien, je me résolus à essayer de faire ce que disait le décret, pour voir si ça réussirait mieux. Après avoir prêché de mon mieux sur l'Eucharistie et la communion pendant tout le carême de 1909, à Pâques je parlai hardiment sur la pratique de la communion fréquente, au moins hebdomadaire, et j'exhortai vivement mes gens à se confesser tous les huit jours, et à faire ce que leur conseillerait leur confesseur par rapport à la communion. Je m'attendais presque à une révolution. De fait, il y eut bien des hésitations, quelques ricanements, il y en a encore. Mais c'est incroyable la facilité avec laquelle la chose a été acceptée, non par quelques saintes âmes, mais par la grosse majorité de la population environnante. Chose remarquable, ceux qui s'y montrent le plus réfractaires, sont les plus fidèles pratiquants de l'ancienne communion mensuelle. Maintenant, presque tout le monde se confesse tous les huit jours, beaucoup font la communion plusieurs fois la semaine. Il n'y a pas encore de communions quotidiennes proprement dites, quoique j'y pousse fortement certaines âmes : les anciens préjugés les retiennent encore un peu. Mais j'espère qu'avant peu, j'aurai plusieurs âmes qui pratiqueront la communion quotidienne ou quasi quotidienne.

Voici les chiffres comparés des confessions et communions pendant quelques années, et qui vous permettront de juger des progrès réalisés :

Années :	1902	1904	1908	1909	1910.
Confessions :	1129	1455	1471	1549	2058.
Communions :	898	1125	1206	1637	3036.

J'espère que, cette année, la progression va continuer, car les plus fidèles à la confession hebdomadaire sont les petits enfants qui viennent de faire leur première communion, et qui, presque tous, se montrent de plus en plus avides de se nourrir du pain de vie. Or, j'espère que dans le courant de l'été, le nombre de ces petits amis de Jésus-Eucharistie va augmenter considérablement. Les adultes, en général, se montrent aussi très empressés de s'approcher de la Sainte Table. De sorte que, maintenant, ceux qui passent deux mois sans se confesser, sont bien rares.

Aussi le changement qui s'est opéré dans l'état moral de la population est vraiment merveilleux : j'ai été le témoin de véritables résurrections spirituelles, qui me semblaient en quelque sorte impossibles, et qui de fait l'étaient, sans le secours de la sainte communion. Malheureusement, ici encore, je dois pousser le même cri de détresse qu'à propos de l'instruction. Il est impossible de faire profiter du bienfait de la communion fréquente les populations éloignées du centre de la mission. Oh ! Monseigneur, quand pourrez-vous me donner ce compagnon que je réclame depuis si longtemps, et qui pourra aller, ou me permettre d'aller porter plus fréquemment le vrai pain de vie à ces pauvres sauvages, dont beaucoup en sont avides, mais n'ont personne pour le leur rompre.

Je crois, Monseigneur, que c'est à peu près tout ce qu'il y a à dire sur l'état spirituel de la mission. Votre Grandeur trouvera, sans doute, que le tableau n'est pas enchanteur. De fait j'aurais pu le faire plus riant. Il aurait suffi de laisser dans l'ombre les défectuosités, et de faire ressortir davantage les beaux côtés. Ça aurait été plus consolant, mais moins véridique. Pour résumer, je crois que cette mission de 450 âmes, plus 100 ou 150 venant des diverses missions environnantes auprès desquelles j'exerce le ministère chaque année, est une des missions montagnaises qui offrent le plus de garanties pour l'avenir. D'abord, c'est, à ma connaissance, la seule mission sauvage où la

population, au lieu de diminuer, augmente, et assez rapidement. Ensuite, au point de vue moral, il y a certainement un fond solide, mais qui demande à être défriché et entretenu au prix de bien des travaux et des difficultés.

Pour le temporel, mon rapport sera moins long : nous n'avons rien, et sommes à peu près dans l'impossibilité absolue de rien avoir. Je pourrais arrêter ici mon rapport sur le temporel de la mission et vous en auriez à peu près une idée exacte, mais vous trouveriez peut-être que c'est un peu court. De fait, nous sommes peut-être les plus mal placés pour nous procurer ce dont nous avons besoin. Vous pourrez vous faire une idée de la difficulté des transports, quand vous saurez que les vivres et effets, que j'avais demandés pour l'automne 1909, ne sont pas encore tous rendus ici. Le chemin de Prince-Albert à ici est sans contredit le plus mauvais chemin de transport qui existe sous le soleil. Aussi manquons-nous constamment des choses les plus nécessaires, que nous sommes obligés de nous procurer dans les magasins d'ici, en les payant le double de leur valeur, et encore, la plupart du temps, ne peut-on les trouver, car les marchands ne sont pas logés à meilleure enseigne que nous.

Cependant depuis l'arrivée du bon Frère Piogot, je suis un peu mieux sous le rapport du temporel : ce bon Frère s'efforçant de tirer tout le parti possible du peu de ressources dont nous disposons ; et de plus s'occupant de tous les travaux manuels, depuis le soin des animaux jusqu'au charroyage du bois et du foin en hiver, du jardinage en été, de la pêche, etc..., etc... Ce n'est pas précisément une sinécure qu'il a ici.

Je termine enfin ce trop long rapport, en priant Votre Grandeur de vouloir bien accorder une bénédiction spéciale à mes pauvres sauvages, ainsi qu'à vos missionnaires.

J.-M. Pénard, *prêtre, O. M. I.*